

**Miriam NICOLI, *Les savants et les livres. Autour d'Albrecht von Haller (1708-1777) et Samuel-Auguste Tissot (1728-1797)*, Genève: Slatkine, 2013, 365 p. (Coll. Travaux sur la Suisse des Lumières).**

Depuis une petite dizaine d'années, Miriam Nicoli s'est progressivement imposée comme l'une des représentantes les plus dynamiques de la relève académique suisse dans le domaine – actuellement en vogue – de l'histoire culturelle des sciences. Après un mémoire de licence remarqué sur la vulgarisation scientifique dans le *Journal de Lausanne* rédigé par Jean Lanteires entre 1786 et 1792 (*Apporter les Lumières au plus grand nombre*, Lausanne: Antipodes, 2006), elle a porté son attention sur le célèbre médecin vaudois Samuel-Auguste Tissot (1728-1797), dont elle a édité le traité inédit *De la Médecine civile ou de la Police de la Médecine* (Lausanne: BHMS, 2009). C'est ce même docteur Tissot qu'elle a choisi de placer, aux côtés de son confrère bernois Albrecht von Haller (1708-1777), au cœur de sa thèse de doctorat soutenue à l'Université de Lausanne en juillet 2011 sous la direction de la professeure Danièle Tosato-Rigo. Le beau livre dont nous rendons compte ici constitue la version remaniée de cette thèse d'histoire primée par la Faculté des lettres de l'UNIL.

Dès la partie introductive, Miriam Nicoli se propose de faire pénétrer le lecteur dans le «cabinet du savant» et procède, dans ce but, à une évocation très suggestive de l'aspect présumé d'un tel espace: «Le bureau des hommes de science du XVIII<sup>e</sup> siècle était encombré d'objets liés à leur travail: spécimens botaniques ou animaux, cailloux, dessins d'anatomie, dossiers de patients ou hypothèses de recherche notées dans des cahiers de laboratoire. On devait y trouver également des outils tels que des lentilles ou des scalpels, certainement des papiers et des lettres...» (p. 15). Ce paragraphe inaugural, qu'on pourrait considérer à tort comme un simple lever de rideau ou un habile artifice de mise en scène, revêt en fait une importance méthodologique capitale. Cette plaisante entrée en matière comporte en effet une forte dimension programmatique, dans la mesure où elle témoigne du profond renouvellement qui s'est opéré dans l'histoire des sciences au cours des dernières décennies. À partir des années 1980, on a assisté dans ce domaine à un déplacement graduel des préoccupations des chercheurs, lesquels se sont peu à peu émancipés de l'histoire traditionnelle des grandes théories scientifiques pour se tourner vers de nouveaux champs d'investigation: il s'agit désormais de mettre l'accent sur les diverses pratiques socioculturelles qui régissent l'activité des savants et sous-tendent les modes de constitution et de diffusion des savoirs. Cette évolution épistémologique conduit notamment à accorder une place prépondérante à la culture matérielle et aux contingences pratiques de la vie quotidienne: loin de vivre isolé dans une tour d'ivoire, l'homme de science évolue au sein d'un environnement très concret qu'il importe de reconstituer avec minutie, non pas pour «planter le décor» mais pour cerner au plus près l'univers sensible dans lequel s'élaborent, au jour le jour, les connaissances scientifiques. Relégué à l'arrière-plan dans les ouvrages canoniques d'autrefois, le laboratoire du savant occupe dorénavant une position prééminente dans les enquêtes historiques: le cabinet «encombré d'objets» est à présent au centre du dispositif; appréhendée de la sorte, l'activité scientifique est indissociable du contexte dans lequel elle se déploie.

Afin d'envisager la République des Sciences au temps des Lumières sous cet angle novateur de la réalité quotidienne du savant au travail, Miriam Nicoli a pris le parti de «croiser l'histoire des sciences et l'histoire du livre» (p. 20), en mettant en évidence les mécanismes de la communication scientifique au XVIII<sup>e</sup> siècle. Vecteur essentiel de la circulation des savoirs, l'imprimé joue un rôle clé dans les réseaux culturels de l'époque. C'est pourquoi tout homme de science désireux de diffuser ses découvertes et d'accéder à une certaine notoriété se trouve inévitablement aux prises avec les multiples contraintes du monde éditorial, et se voit ainsi confronté à un système complexe dont il doit connaître les usages et maîtriser les codes. Pour traiter cette question de l'insertion du savant dans les rouages de la production livresque, l'auteure s'est focalisée sur une source particulièrement féconde, en se livrant à une analyse détaillée de la correspondance échangée entre deux éminentes figures des Lumières helvétiques, Tissot et Haller. Le commerce épistolaire de ces deux médecins constitue en effet une mine d'informations, étant donné que le Lausannois et le

Bernois se sont massivement investis dans l'espace de la communication scientifique et ont mis en œuvre diverses stratégies éditoriales pour assurer la promotion de leurs travaux et asseoir leur réputation dans l'Europe éclairée.

L'étude attentive des lettres que Tissot et Haller se sont mutuellement adressées permet de saisir sur le vif la place concrète qu'occupe l'imprimé dans la vie des savants du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces derniers s'efforcent de se procurer rapidement les ouvrages les plus utiles sans pour autant se laisser submerger par le flot d'information qui inonde continuellement un marché en plein essor (Haller confie à Tissot qu'il a parfois l'impression d'être « assiégré de livres »). Il leur faut également se montrer capables de négocier avec les différents acteurs qui gravitent dans l'univers mouvant et hautement concurrentiel du commerce du livre : imprimeurs, marchands-libraires, traducteurs, copistes, graveurs, transporteurs et autres commis. De surcroît, les savants doivent gérer au mieux l'étape fondamentale de la publication, laquelle marque la transition entre la phase d'expérimentation et la phase de transmission au public des résultats obtenus ; ce passage décisif implique toute une série de choix techniques et stratégiques : profiter d'une conjoncture favorable, miser sur le bon éditeur, évaluer la qualité du papier et la lisibilité de la composition typographique, vérifier l'adéquation entre texte et illustrations lors de la mise en page du volume, etc. Les diverses facettes du processus de fabrication d'un livre conditionnent fortement les modalités de réception de l'ouvrage : l'impact potentiel d'une œuvre sur les lecteurs dépend en grande partie de facteurs matériels auxquels le savant qui veut faire carrière ne peut en aucun cas se montrer indifférent. Face à de tels enjeux pratiques et en raison des lourdes contraintes qui en découlent, il ne reste en définitive que peu de temps pour l'abstraction spéculative et la rêverie contemplative... À l'image de Tissot et Haller, l'homme de science des Lumières est résolument ancré dans les réalités économiques et socioculturelles de son temps.

Contribution significative à l'histoire des sciences et à l'histoire du livre, l'étude stimulante de Miriam Nicoli se signale par son originalité méthodologique, sa vocation interdisciplinaire, sa rigueur argumentative et sa richesse documentaire. On soulignera en outre que cette thèse solidement charpentée est avantageusement servie par une écriture à la fois limpide, précise et élégante. Ces qualités stylistiques sont d'autant plus louables que le français n'est pas la langue maternelle de cette talentueuse dix-huitième.

Léonard Burnand

**Jean Samuel GUISAN, *Le Vaudois des terres noyées: ingénieur à la Guiane française 1777-1791*, Lausanne: Éditions d'En bas/Matoury: Ibis Rouge Éditions, 2012. Texte préfacé, introduit et annoté par Olivier PAVILLON, Yannick LE ROUX et Kristen SARGE, avec une contribution de Gilbert COUTAZ et une postface d'Eunice RICHARDS-PILLOT, 340 p.**

Depuis un peu plus d'une décennie, on assiste en Suisse à un intérêt grandissant pour le rôle joué par certaines familles ou individus de notre pays dans l'histoire coloniale européenne. C'est donc avec un intérêt particulier, voire avec grand profit, qu'on lira les *Mémoires* de Jean Samuel Guisan (1740-1801).

Issu d'une famille désargentée d'Avenches, où il est né, autodidacte aux intérêts multiples, Jean Samuel Guisan devient en 1769 planteur chez son oncle au Surinam, alors colonie hollandaise. Il passe en 1777 en Guyane française où il est nommé, grâce à l'amitié que lui porte Pierre Victor Malouet (1740-1814), l'ordonnateur de la colonie, « ingénieur en chef pour la partie hydraulique » et capitaine d'infanterie.

Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Guyane française affronte des difficultés insurmontables : une nature impénétrable, un climat hostile et une faible population rendent toute entreprise hasardeuse. Les investissements sont rares et la plupart des projets économiques d'envergure sont voués à l'échec. La petite société européenne locale vit quant à elle dans une léthargie qui ne facilite pas le succès. Quand l'ordonnateur Malouet arrive en Guyane, en 1776, il a pour projet de tirer la colonie de son néant et d'en faire enfin « un objet d'utilité pour la Métropole », c'est-à-dire une colonie rentable. Entre autres défis, il souhaite encourager